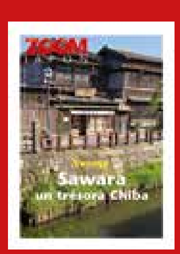


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

ÉDITO Anniversaire



Vous tenez entre vos mains le 131e numéro de *Zoom Japon.* Autrement dit, votre magazine entre dans sa quatorzième année d'existence avec la même détermination de vous apporter chaque mois des sujets renouvelés. Pour ce numéro anniversaire, nous avons choisi d'évoquer nos prédécesseurs qui ont ouvert la voie et cherché à informer les lecteurs francophones sur le Japon. Le premier est paru il y a un siècle. Même si son existence a été courte, il a mis la même exigence dans sa démarche que la nôtre. Certains de ses successeurs n'ont pas toujours répondu à ce souci d'objectivité à une époque certes plus difficile. Il n'en reste pas moins qu'ils ont contribué à entretenir un intérêt pour ce pays. Et nous leur en sommes reconnaissants.

La rédaction
courrier@zoomjapon.info

LE REGARD D'ERIC RECHSTEINER

Yokohama, préfecture de Kanagawa



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Avec le retour des touristes sur le sol japonais après une période de fermeture (voir *Zoom Japon* n°119, avril 2022) liée à la crise de la Covid-19, les préfectures multiplient les événements pour promouvoir les productions locales. Le saké (voir *Zoom Japon* n°84, octobre 2018) figure parmi les priorités. Alors que sa consommation à l'intérieur du pays ne cesse de baisser, ses exportations battent des records. En 2022, elles ont progressé de 18,2 % par rapport à l'année précédente.

65 % **Tel est le montant de l'augmentation que subira à partir d'octobre le Japan Rail Pass (ou JR Pass), ce formidable sésame qui permet de voyager sur la quasi totalité du réseau ferré nippon. A titre d'exemple, celui de 7 jours vendu actuellement à 207 € passera à 338 €. Autant dire que cela favorisera la concentration des touristes dans les métropoles au détriment des régions.**

ÉCONOMIE Toyota veut plus d'électrique

Le nouveau président de Toyota, Satô Kôji, a promis un changement agressif en matière d'"électrification" après avoir reconnu que sa société a pris du retard par rapport à ses rivaux en ce qui concerne le nombre de véhicules électriques (VE) vendus. L'ensemble du système de production va être réorganisé pour produire des VE de qualité, dignes des marques Toyota ou Lexus.

CULTURE POP *Slam Dunk* mobilise les Chinois

Réalisée par Inoue Takehiko et adaptée de son manga sur le lycée, la délinquance et le sport, la nouvelle version cinématographique de *Slam Dunk* a battu tous les records en Chine lors de sa sortie, fin avril, récoltant 13,8 millions de dollars lors de la première journée d'exploitation. Vendu à 170 millions d'exemplaires dans le monde, le manga était très populaire auprès des Chinois.

Rakuten



Téléchargez
l'application et recevez
500 points*
de bienvenue d'une valeur de 5 euros

SCANNEZ. PAYEZ. GAGNEZ.

Vous voulez 5 euros de réduction sur votre addition?
Scannez le QR Code maintenant pour télécharger l'application **Rakuten Pay** et recevez **500 points de bienvenue d'une valeur de 5 euros.***
Ensuite, payez en utilisant l'app pour bénéficier de l'offre.

L'offre est valable du 13 au 23 Juin 2023, dans les restaurants et commerces participant à l'opération. Liste et localisation disponibles sur le site **www.rpay-littletokyo2022.fr** (ou scannez le QR Code). Une fois l'enregistrement initial à l'application Rakuten Pay terminé, les points Rakuten seront attribués dans un délai de 5 minutes. L'enregistrement d'une carte bancaire est requis. Pour plus d'information, rendez-vous sur le site **www.rpay-littletokyo2022.fr** ou en écrivant à rpay-contact@rakuten.com.





Odaira Namihei pour Zoom Japon

A 100 ans d'écart, un même désir d'apporter une information diverse et juste sur le pays du Soleil-Levant.

Avant *Zoom Japon*…

Il y a un siècle, naissait la revue *Japon et Extrême-Orient*. Nous voulions rendre hommage à son travail de pionnier.

Avec ce nouveau numéro, *Zoom Japon* entre dans sa quatorzième année d'existence. Tout au long de ces années, nous avons essayé de vous apporter une information variée sur le Japon dans le but de favoriser la compréhension de ce pays pour lequel l'intérêt n'a cessé de croître en France, et plus généralement en Europe, sans pour autant tomber dans la nippophilie béate. Nous ne sommes plus les seuls sur le marché. *Japon Infos* ou encore *Tempura* répondent, à leur manière, à la même envie d'informer sur le pays du Soleil-Levant quand d'autres publications comme *Animeland* ou *Atom* explorent la culture populaire japonaise si présente dans notre quotidien. Chacun a donc trouvé son public et celui-ci a désormais accès à de multiples sources d'information surtout si l'on ajoute les blogs et les webzines qui offrent des contenus plus ou moins ciblés et spécialisés.

Désormais, les Français curieux du Japon et de sa culture ont l'embarras du choix, ce qui tranche avec ce qui se passait il y a tout juste 100 ans quand est paru le premier numéro de *Japon et Extrême-Orient*, une revue mensuelle d'informations politiques, économiques, artistiques et littéraires. Il s'agit en quelque sorte de l'ancêtre de *Zoom Japon,* mais aussi de la première véritable tentative ambitieuse de créer un support destiné à promouvoir *"à un rapprochement franco-japonais"* comme l'indiquait son équipe éditoriale dans un texte introductif intitulé *"Notre programme"* qui traduisait toute l'ambition de cette entreprise. Les auteurs estimaient que *"les circonstances sont donc favorables à un rapprochement des deux pays, fondé sur un effort sincère pour mieux se connaître et mieux se comprendre. C'est à quoi cette revue voudrait contribuer pour sa part, en apportant au public français, non pas des impressions ou des dissertations, mais des textes, des documents et des faits, en un mot des éléments d'information et d'appréciation aussi nombreux et aussi précis que possible sur un pays vers lequel il porte une sympathie spontanée, mais insuffisamment avertie"*.

L'universitaire Christophe Marquet, qui a notamment été commissaire de l'exposition *Hiroshige et l'éventail, voyage dans le Japon du XIXe siècle* qui s'est déroulée jusqu'à la fin mai

au musée Guimet et auteur d'un article très documenté sur *Japon et Extrême-Orient* paru, en 2014, dans *Ebisu*, confirme que *"la publication d'une telle revue, à un rythme mensuel, était un pari très ambitieux, qui montre aussi que le Japon devint après la Première Guerre mondiale l'objet d'une attention nouvelle en France"*. Pourtant, l'idée de ce *"premier périodique en langue française exclusivement consacré au Japon à être édité sur le territoire métropolitain"* ne revient pas à un Français, mais à Serge Elisséev, jeune et brillant japonologue qui s'était installé en France en février 1921 avec sa famille, fuyant la Russie bolchevique. Christophe Marquet rappelle qu'au cours de trois séjours au Japon entre 1908 et 1917, *"il avait étudié la littérature, la linguistique et l'art japonais à l'université impériale de Tôkyô. Il avait aussi fréquenté dans les mêmes années le milieu des écrivains et du théâtre de la capitale japonaise, ce qui faisait de lui à cette époque à Paris l'un des meilleurs connaisseurs du Japon et de sa culture."*

En compagnie notamment de Claude Maitre, ancien directeur de l'Ecole française d'Extrême-Orient, qui fut l'un des pères de la japonologie française au début du XXe siècle, Serge Elisséev répondit à une idée de l'ambassade du Japon, où il travaillait comme interprète, de créer une revue culturelle sur le Japon. Néanmoins, il ne s'agissait pas d'être la voix du Japon, c'est-à-dire d'être un outil de propagande. Le financement de la revue dépendait pour beaucoup de Claude Maitre et des recettes publicitaires apportées par quelques annonceurs comme le bureau parisien de Mitsubishi, *"fournisseurs de l'Armée, de la Marine et des Chemins de fer du Japon"*, ou des soieries du Japon Z. Horikoshi & Co. *"L'objectif est de traiter très largement de la politique, de la vie économique, des sciences, de l'histoire, de l'art ou de la littérature, et d'éclairer sur la "pensée japonaise" en donnant le plus possible la parole aux Japonais eux-mêmes et en présentant des traductions et des analyses de documents"*, note Christophe Marquet. Dans un article publié dans le numéro double de novembre-décembre 1924, Charles Haguenauer, qui deviendra deux ans plus tard le premier pensionnaire et le secrétaire français de la Maison franco-japonaise, rappelait qu'*"il ne faut plus que le Japon ne nous soit connu qu'à travers quelques récits d'une inqualifiable fausseté* (Le Japon, pays de geisha) *ou au travers de quelques romans qui dénotent un manque de sympathie évident* (Kimono). *Il faut que disparaisse aussi de la cervelle des Européens cette légende du Japonais chevalier noble à l'excès insensible et épris, en dépit de toutes les tendances du cœur humain, de grandeur tragique et de sacrifice ultra-cornélien ; de même que doit disparaître la légende de l'Asiatique éternellement retors, fourbe et rusé"*.

La tâche apparaît a posteriori sisyphéenne, car, quelques années plus tard, lorsque le Japon aura choisi le mauvais camp, celui de l'Allemagne nazie, et plusieurs décennies après, quand il deviendra une menace pour les économies occidentales, tous ces clichés referont surface et alimenteront des articles et des prises de position qui mettront en évidence nos pires préjugés sur le pays. Voilà pourquoi une bonne partie du contenu de *Japon et Extrême-Orient* portait sur *"les grandes questions d'actualité et de société : le statut des femmes, la politique extérieure du Japon, le projet de loi pour le suffrage universel, les syndicats et les groupements militants, la vie politique ou encore les dégâts et la reconstruction de Tôkyô et de Yokohama après le grand séisme du 1er septembre 1923. Elle accorde de l'importance à l'actualité géopolitique et diplomatique, comme dans le premier numéro qui comporte deux textes sur les rapports entre le Japon et deux grandes puissances, Russie et Etats-Unis"*, confirme Christophe Marquet.

A la différence de *France-Japon* (voir pp. 6-8), la revue que lancera, dix ans plus tard, le responsable parisien de la société du chemin de fer de la Mandchourie du Sud (Mantetsu), la volonté des promoteurs de la revue est de faire preuve d'objectivité et d'ouverture sur le pays. Dans son numéro 9 (septembre 1924), par exemple, elle relatait le projet de création d'un "parti prolétaire" proposé le même mois par Sakai Toshihiko dans la revue du Parti communiste, *Marukusu shugi*. Le Japon n'avait pas encore plongé dans le militarisme des années 1930, ce qui explique la diversité des thèmes abordés par *Japon et Extrême-Orient* comparée au contenu du mensuel lancé par la Mantetsu, entreprise au service de l'expansionnisme japonais.



Zoom Japon *a consacré le dossier de son premier numéro à l'émergence du roman policier. Clin d'œil littéraire à* Japon et Extrême-Orient.

Cependant, il est un domaine dans lequel les deux publications se retrouvent : la littérature japonaise et la nécessité de la promouvoir. Dans leur *"programme"* exposé dans le premier numéro, Claude Maitre et Serge Elisséev expliquaient que l'un de leurs objectifs était de *"mieux faire connaître la littérature japonaise classique et contemporaine"* sur laquelle on ne disposait alors en France que d'*"informations fort superficielles et de seconde main"*. *"De fait, en langue française, il n'existait alors que l'Anthologie de la littérature japonaise des origines au XXe siècle de Michel Revon, parue en 1910"*, indique Christophe Marquet. Dès le numéro un, la présence de la traduction d'une nouvelle de Shiga Naoya, *Le Crime du jongleur (Han no hanzai)*, parue au Japon en 1922, soulignait l'ambition littéraire du mensuel qui, tout au long de son existence, permit à ses lecteurs de se familiariser avec les grandes plumes nippones de l'époque, comme Natsume Sôseki, Tanizaki Jun'ichirô ou encore Akutagawa Ryûnosuke, qui connaîtront par la suite une renommée internationale.

"On est frappé par la justesse dans le choix des textes, qu'il s'agisse d'écrivains déjà classiques et récemment disparus, comme Natsume Sôseki (mort en 1916) ou Mori Ôgai (mort en 1922), de grands auteurs déjà largement établis, comme Nagai Kafû (voir *Zoom Japon* n°100, mai 2020) *ou Hasegawa Nyozekan, ou d'auteurs de la génération montante, comme Shiga Naoya, Tanizaki Junichirô, Satomi Ton, Kikuchi Kan ou encore Akutagawa"*, relève à juste titre le chercheur français. C'est sous l'impulsion de Serge Elisséev que cet ambitieux travail de présentation de la littérature japonaise du moment fut mené.

Toutefois, cette ambition se heurta à la cruelle réalité du financement à laquelle *Zoom Japon* est aussi confrontée. La maladie de Claude Maitre, à partir du printemps 1924, et les publicitaires considérant que *"son orientation était trop littéraire et pas assez tournée vers l'économie"* condamnèrent *Japon et Extrême-Orient* à mettre la clé sous la porte après seulement un an d'existence.

Près d'un siècle après sa création, il nous a semblé important de rendre hommage à ceux qui ont ouvert la voie. En ce sens, et en toute modestie, *Zoom Japon* s'attèle, depuis son lancement en juin 2010, à défricher, à explorer divers aspects du Japon, en réussissant à mettre en évidence des faits et des personnalités encore inconnus en France. Ce qui nous motive, ce n'est pas la quête de l'inédit, mais bien le même désir qui animait les fondateurs de *Japon et Extrême-Orient.* Vous offrir les moyens de mieux saisir *"les vertus de cette civilisation lointaine"* comme ils l'avaient écrit dans leur texte programmatique.

Odaira Namihei

RENCONTRE Entre propagande et culture

Wada Keiko s'est intéressée à la revue *France-Japon* qui fut la plus importante publication en français sur le Japon.

Si le Japon a d'abord été principalement le destinataire de la culture et de la technologie françaises, son influence culturelle s'est fait sentir à la fin du XIXe siècle à travers ce que l'on a appelé le Japonisme (voir *Zoom Japon* n°82, juillet 2018) et s'est poursuivie au début du XXe siècle à travers plusieurs publications éditées en France. La première d'entre elles, *Japon et Extrême-Orient* (voir pp. 4-5), est parue en 1923. Mais le titre le plus représentatif de cette période est *France-Japon,* publié entre 1934 et 1940. Nous nous sommes entretenus à son sujet avec Wada Keiko qui a dirigé un ouvrage sur cette revue. Spécialiste de littérature comparée, elle enseigne à la Seisen Women's University, à Tôkyô, a coécrit plusieurs ouvrages sur la vie et les activités des Japonais dans les pays étrangers.

Qu'est-ce qui vous a amenée à vous intéresser à *France-Japon* ?

Wada Keiko : Mes recherches sur les communautés japonaises à l'étranger m'ont amenée à publier une série de livres intitulée *Gengo toshi* [cité linguistique]. Le premier, en 1999, était consacré à Shanghai et a été suivi par des ouvrages sur Paris, Berlin, Londres, etc. Ce projet était un travail de groupe et j'ai porté une attention particulière aux magazines car je trouve qu'en regardant les périodiques réalisés par les Japonais à l'étranger, on peut comprendre comment ils vivent et ce qu'ils pensent. Lorsque je suis allée à Paris, j'ai fait des recherches préalables sur les types de magazines disponibles et je suis tombée sur *France-Japon*.

Comment et pourquoi ce périodique a-t-il été créé ?

W. K. : Le premier numéro de *France-Japon* date d'octobre 1934. Cette date est la clé pour comprendre pourquoi il est apparu à cette époque. En septembre 1931, il y a eu l'invasion de la Mandchourie et l'établissement de l'Etat fantoche du Mandchoukouo en 1932 (voir *Zoom Japon* n°120, mai 2022). Cependant, la Société des Nations (SDN) n'a pas reconnu le Mandchoukouo et a déclaré que les actions du Japon étaient scandaleuses et inacceptables. Le Japon s'est donc retiré de la SDN en 1933 pour protester contre cette résolution. Cela a conduit le Japon à l'isolement diplomatique. Pour remédier à cette situation et continuer sa promotion dans le monde, il a été décidé de créer un magazine et, environ un an plus tard, en octobre 1934, *France-Japon* a fait ses débuts.

Parmi les personnes ayant participé à la création de *France-Japon*, on trouve un homme d'affaires nommé Sakamoto Naomichi. Qui était-il et quel rôle a-t-il joué ?

W. K. : Il était conseiller pour la compagnie de chemin de fer de la Mandchourie du Sud *(*Mantetsu*)*. Il a d'abord travaillé à Dalian et à Harbin, en Mandchourie. Puis, à partir de 1929, il a été nommé à Paris. Il devait quitter la France au bout de deux ans, mais les événements qui ont suivi l'incident de Mandchourie l'ont convaincu de rester. Inquiet de voir l'opinion publique internationale se retourner contre le Japon et de voir le pays s'isoler, il a réfléchi aux moyens d'éviter cela. En 1933, il a rejoint l'entourage de la délégation japonaise à la SDN dirigée par Matsuoka Yôsuke, l'ancien vice-président de la *Mantetsu*. Mais il est devenu très inquiet lorsque ce dernier a annoncé le retrait du Japon de la SDN.
A ce moment-là, Sakamoto est devenu le chef du bureau européen de la Mantetsu et s'est impliqué dans des projets d'échange avec la France par le biais de l'Alliance Japon-France et la publication de *France-Japon*. Il a également invité Matsuo Kuninosuke (voir pp. 9-11), correspondant du quotidien *Yomiuri Shimbun* à Paris, avec lequel il s'était lié d'amitié lors de son séjour à Genève à l'Assemblée générale de la Société des Nations, à devenir rédacteur en chef du magazine. Sakamoto a finalement passé 11 ans en France, jusqu'en 1940.



La Revue franco-nippone *de* Nakanishi *Akimasa.*

Matsuo avait déjà édité une première publication appelée la *Revue franco-nipponne.*

W. K. : C'est un magazine au nom intéressant, n'est-ce pas ? Elle est parue pour la première fois à Paris en février 1926, mais elle n'a duré que jusqu'en janvier 1930, et au cours de ces quatre années, seuls 12 numéros ont été publiés. Comme vous l'avez dit à juste titre, elle a été fondée par Matsuo Kuninosuke et un groupe de Français intéressés par la culture japonaise. Elle visait à faire connaître la littérature, la peinture et le théâtre japonais au public français, ainsi qu'à développer les relations intellectuelles entre ces deux pays. Au début, la couverture du magazine a été dessinée par le peintre Foujita Tsuguharu (voir *Zoom Japon* n°1, juin 2010), qui en devint le conseiller artistique. Elle fut assez bien accueillie.
Cependant, le manque d'argent fut un problème récurrent, à tel point qu'au moment de la sortie du troisième numéro, les caisses étaient vides. Finalement, un homme d'affaires du nom de Nakanishi Akimasa est venu à la rescousse, et la *Revue franco-nipponne* a continué à paraître, mais Nakanishi a commencé à considérer le magazine comme un hobby - son projet personnel, pourrait-on dire - et a essayé d'influencer les choix éditoriaux. Je pense que c'est dommage, car le magazine avait un grand potentiel pour faire connaître la culture japonaise aux Français.
Vers la fin de l'existence du magazine, on a appris que le bureau de la *Mantetsu* à Paris disposait de fonds et était intéressé par la création d'un magazine similaire. Matsuo a donc commencé à travailler pour *France-Japon*.

Vous avez mentionné que Matsuoka et Sakamoto étaient tous deux des hommes de la Mantetsu. Il est également intéressant de noter que les représentants de *France-Japon* et de la compagnie ferroviaire à Paris partageaient le même bureau. Quel rôle cette dernière a-t-elle joué dans la gestion du magazine ?

W. K. : Les deux sociétés partageaient en effet un bureau sur les Champs-Elysées, à Paris et il est vrai que lorsque nous parlons de *France-*

Japon, la Mantetsu est toujours à l'arrière-plan, bien qu'elle ait essayé autant que possible de garder un profil bas. Après tout, le Mandchoukouo était encore un sujet brûlant et les Japonais ne voulaient pas rappeler ces événements aux gens. D'autre part, ils voulaient attirer les investissements étrangers. C'est la raison pour laquelle *France-Japon* a été créé. Il suffit de jeter un coup d'œil au magazine pour trouver de nombreuses publicités criant *"Bienvenue en Mandchourie"* et *"La Mandchourie est un endroit merveilleux, veuillez vous adresser à l'Office du tourisme du Japon".* Malgré le rejet du Mandchoukouo par la Société des Nations, il existait un véritable intérêt pour cette entité, et la Mantetsu a utilisé le magazine pour y répondre.



WADA Keiko a étudié la revue France-Japon *dont elle a supervisé la réédition chez Yumani Shobô en 2011.*

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

En effet, *France-Japon* contient de nombreux articles sur la Mandchourie et le Mandchoukouo. Peut-on dire que le magazine était à l'origine un outil de propagande de la Mantetsu ?

W. K. : Je pense que oui. C'était un magazine de propagande, quel que soit l'angle sous lequel on le considère. Du moins, c'est ainsi qu'il a commencé. Cependant, au bout d'un certain temps, les rédacteurs du magazine ont constaté que les messages pro-japonais prenaient trop de place. Trop d'articles déclaraient ouvertement que le Japon était un pays merveilleux, ce qui mettait les rédacteurs en chef mal à l'aise. De plus, un nombre croissant de lecteurs se plaignaient du manque d'intérêt de ces articles. Ils voulaient plus de littérature japonaise, de haïku, d'art, etc. Lorsque les rédacteurs en ont pris conscience, ils ont progressivement modifié le contenu du magazine.

Ce changement de contenu éditorial a-t-il causé des problèmes entre le magazine et la *Mantetsu* ?

W. K. : Leurs relations n'ont jamais été mauvaises et la *Mantetsu* n'a pas interféré avec la politique éditoriale du magazine. Il est évident que l'entreprise a dû remarquer le changement de direction. Ils voulaient de la propagande et ont trouvé des haïku dans les pages du magazine. Je ne pense pas qu'ils en aient été particulièrement heureux, mais dans mes recherches, je n'ai trouvé aucune mention d'une quelconque tension ou usure dans leur relation.

FOUJITA Tsuguharu, qui a réalisé les couvertures de la *Revue franco-nipponne,* était sans doute le Japonais le plus célèbre en France à l'époque. Il y a aussi SAEKI Yuzô, un autre peintre brillant qui a passé la majeure partie de sa courte carrière à Montparnasse et qui est mort en France alors qu'il n'avait que 30 ans. A quoi ressemblait la communauté japonaise en France à cette époque ?

W. K. : De nombreux Japonais vivaient en France à cette époque. Le musée d'art Guimet organisait souvent des goûters où ils pouvaient rencontrer les japonophiles locaux et d'autres personnes désireuses d'en savoir plus sur le Japon. C'est au musée Guimet, par exemple, que MATSUO a fait connaissance avec Emile Steinilber-Oberlin, écrivain, philosophe et traducteur, avec lequel il publiera plusieurs ouvrages dont, *Les Haïkaï de Kikakou*, en 1927. Le haïku étant très populaire, cela donnait lieu à de fréquents rassemblements.

Le lectorat de *France-Japon* était-il nombreux ?



FRANCE-JAPON

N° 29

15 MAI 1938

PARIS

31, AVENUE PIERRE-1er DE SERBIE, 31

La Mantetsu voulait en faire un outil de propagande.

W. K. : Nous ne savons pas exactement combien d'exemplaires ont été distribués. Ce que l'on sait, c'est que la publication n'était pas très belle. Le premier numéro, par exemple, ne comportait que quatre pages. Je ne pense donc pas que beaucoup d'exemplaires aient été imprimés, certainement pas des centaines de milliers ou même des dizaines de milliers. Si l'on considère son contenu, il s'adressait probablement principalement aux nippophiles français, son public cible était donc plutôt limité, et même si nous ne connaissons pas le tirage exact, nous pouvons dire sans risque qu'il s'agissait d'un petit magazine de niche, en particulier au début.

Pensez-vous que la France était le bon endroit pour lancer un tel magazine ?

W. K. : Comme vous le savez, le japonisme existait depuis longtemps. Dans les années 1930, de nombreux Français connaissaient non seulement les haïkus, mais en écrivaient également en français. Les estampes *(ukiyo-e)* étaient également très appréciées et de plus en plus d'œuvres d'art japonaises étaient exposées à Paris. Il y avait donc pas mal de japonophiles. En ce sens, on peut dire que le magazine a été fondé au bon moment et au bon endroit. La situation internationale de l'époque était telle que des guerres éclataient en divers endroits et que le gouvernement français essayait de coopérer avec l'Union soviétique, l'Allemagne et le Japon. C'était une période où tout le monde attendait de voir ce qui se passerait, et je pense que la création d'un magazine pour promouvoir la culture japonaise était un excellent moyen d'attirer l'intérêt de ces personnes pour le Japon.

Les rédacteurs voulaient que leurs lecteurs

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

sachent que le Japon n'était pas une nation cruelle et belliqueuse, comme on le dépeignait, mais une nation qui valorisait la paix. C'est pourquoi ils ont décidé de publier *France-Japon,* avec le soutien d'hommes politiques français qui pensaient qu'il serait bon d'établir des liens plus étroits avec le pays du Soleil-levant. Ils sont même allés jusqu'à créer des cercles comme le Groupe franco-japonais qui comptait environ 80 membres et qui était présidé par Charles Pechin, un homme politique qui pensait que la France devait s'allier au Japon. Donc, pour répondre à votre question, je pense que oui, Paris était un très bon endroit pour atteindre les japonophiles français.

Après le changement de la ligne éditoriale, davantage de traductions d'œuvres littéraires ont commencé à apparaître. Selon vous, quel effet l'introduction de la littérature japonaise a-t-elle eu sur les Français ?

W. K. : C'est difficile à évaluer. En effet, comme je l'ai dit, beaucoup de gens connaissaient déjà la littérature japonaise, en particulier le haïku, puisqu'on en présentait dans *La Nouvelle Revue Française* dans les années 1920. D'autre part, il est vrai que grâce à Matsuo, ou peut-être à un autre homme appelé Alfred Spooler, *France-Japon* a été responsable de l'introduction pour la première fois de nombreuses œuvres littéraires japonaises. Mais il est difficile de juger de ces choses. Par exemple, on dit qu'André Gide s'intéressait à la littérature japonaise et qu'il lisait même *France-Japon.* Mais cela ne signifie pas que l'œuvre de Gide ait été influencée pour autant.
En définitive, je dirais que l'impact de la revue sur le monde littéraire français n'a pas été très grand. Ce que l'on peut dire, c'est que les Français ont acquis une meilleure connaissance du haïku et qu'ils en sont venus à aimer la littérature japonaise, ou du moins certaines des œuvres auxquelles ils ont été exposés.

L'évolution du magazine a également été marquée par la publication de nombreux articles sur le bouddhisme.

W. K. : En matière de culture japonaise, il y a bien sûr les haïku et les estampes, mais je ne pense pas que l'on puisse parler de culture japonaise sans évoquer le bouddhisme. À cet égard, c'est une très bonne chose qu'ils y aient prêté attention. Oberlin, par exemple, était très intéressé par le bouddhisme, et sa collaboration avec Matsuo s'est étendue à la publication d'un livre sur le sujet en 1930. Non seulement Oberlin connaissait très bien le bouddhisme, mais il est même devenu bouddhiste. Par conséquent, Matsuo, qui entretenait manifestement de très bonnes relations avec lui, publiait souvent ses essais sur le bouddhisme dans *France-Japon.*
En outre, dans les années 1930, le Japon a lancé de nombreuses associations internationales, dont l'Association bouddhiste internationale, créée en 1933. Son fondateur a contribué au périodique avec quelques essais. En ce sens, les années 1930 ont été l'occasion pour le Japon de faire connaître le bouddhisme japonais au reste du monde.

Au-delà du bouddhisme, quelle marque *France-Japon* a-t-elle laissée sur les médias et la culture française ?

W. K. : Sans aucun doute, le magazine a été accueilli très favorablement et son succès a probablement dépassé le cercle des japonophiles. Un plus grand nombre de personnes ont pu approfondir leur connaissance du pays et de ses habitants. Ils ont découvert les belles villes du Japon dont les médias français n'avaient jamais parlé, les différents festivals traditionnels (voir *Zoom Japon* n°52, juillet 2015) et bien d'autres aspects de la vie au Japon que les Français ne connaissaient pas. Malheureusement, les rédacteurs ont échoué dans leur objectif d'apporter la paix au monde. Finalement, l'armée allemande a marché sur Paris en 1940, année où *France-Japon* a cessé d'exister.
Au-delà des échanges entre les deux pays, je regrette que le magazine n'ait été rédigé qu'en français. De nombreux magazines sont nés dans les années 1930, et beaucoup de titres à vocation internationale étaient multilingues. Je ne peux m'empêcher de penser que si *France-Japon* avait pu ajouter au moins une langue supplémentaire, comme l'anglais ou l'allemand, il aurait eu un impact encore plus important en Occident. Cependant, de la manière dont il a été publié, il n'a pu être lu que par des personnes comprenant le français.

Les échanges culturels entre le Japon et la France se sont développés depuis la guerre, notamment à travers la culture populaire. Que pensez-vous de cette évolution et comment évaluez-vous la qualité de ces interactions ?

W. K. : Je pense qu'il est très important de se comprendre à travers la culture populaire. La chose la plus importante pour nous est de connaître et d'utiliser les mouvements et les événements locaux, et la culture populaire aujourd'hui est en grande partie dirigée par les fans. *France-Japon,* comme nous l'avons vu, a commencé par faire de la propagande, mais s'est progressivement transformé en un véritable magazine qui répondait au désir des lecteurs d'en savoir plus sur une culture différente. Aujourd'hui, c'est la même chose : grâce à la culture populaire, nous pouvons mieux nous comprendre les uns les autres.
Cependant, je trouve dommage que trop de gens n'aient qu'une approche superficielle de ces sujets. Par exemple, ils peuvent lire un article sur la lutte sumo – une très bonne histoire, avec beaucoup de détails et de belles photos – mais après l'avoir lu, ils l'oublient et passent à autre chose. C'est dommage, car on ne peut pas vraiment comprendre quelque chose si on ne l'aborde pas sous différents angles et si on n'approfondit pas. Les jeunes générations, en particulier, sont attirées par les œuvres visuelles. C'est bien, mais après avoir lu un manga ou regardé une vidéo, ils devraient se demander ce que cela signifie vraiment. Nous devrions explorer ce qui se cache derrière ces images, au lieu de nous contenter de dire : *"C'était amusant".*

Propos recueillis par Gianni Simone



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Dans France-Japon, *les activités de la Mantetsu étaient largement mises en avant.*

DESTIN Un passeur nommé Matsuo

A la tête de plusieurs publications, Matsuo Kuninosuke joua un rôle clé dans la diffusion de la culture japonaise.

Les échanges culturels ne sont possibles que grâce à des personnes curieuses qui n'ont pas peur de se confronter à "l'autre" et qui sont désireuses de franchir les frontières géographiques et culturelles. A cet égard, il est impossible d'examiner les interactions entre le Japon et la France sans mentionner Matsuo Kuninosuke (1899-1975), journaliste, critique et traducteur qui a vécu en France entre 1922 et 1940.

Il est né dans une riche famille de marchands de kimonos à Hamamatsu, dans la préfecture de Shizuoka. Après avoir étudié la littérature française dans une école de langues étrangères, il devint travailleur temporaire au ministère des Communications et, à l'automne 1922, avec le consentement réticent de son père, il se rendit en France où, un an plus tard, il fut diplômé de l'École supérieure des sciences sociales de l'Université de Paris.

"1922 est une année importante dans l'histoire des relations franco-japonaises", explique Kaneko Mitsuko, professeur émérite à l'université du Sacré-Cœur de Tôkyô, spécialiste de la littérature et de la poésie comparées et auteur notamment de *Furansu nijusseiki shi to haiku : Japonisumu kara zen'ei e* [La Poésie française au XXe siècle et le Haïku : du Japonisme à la Poésie d'avant-garde, éd. Heibonsha]. *"Au XIXe siècle, l'artisanat, les œuvres d'art et les estampes japonaises ont été présentés lors de nombreuses expositions dans le monde entier, et ce que l'on appelle le Japonisme s'est établi en Occident et a influencé de nombreux artistes. Cependant, en 1922, après la sanglante Première Guerre mondiale, ce phénomène s'est calmé. Parallèlement, sous l'influence des philosophes Claude Maitre et Paul-Louis Couchoud, qui avaient visité le Japon au début du siècle et étaient tombés amoureux du haïku, cette forme poétique s'est progressivement diffusée au sein des cercles littéraires locaux. Ainsi, lorsque le bateau sur lequel Matsuo avait quitté Yokohama atteignit enfin Marseille, la France connaissait un véritable engouement pour le haïku"*, poursuit-elle.

Bien entendu, la fascination culturelle a joué dans les deux sens. Après le premier conflit mondial, les intellectuels japonais ont commencé à se nourrir spirituellement de l'art et surtout de la littérature française et, à partir des années 1920, la France a progressivement pris la place



Matsuo Kuninosuke, rédacteur en chef de France-Japon

de l'Allemagne dans le cœur des Japonais. De nombreuses œuvres de la littérature française ont été traduites en japonais, notamment celles d'André Gide, de Mallarmé et de Paul Valéry (voir *Zoom Japon* n°129, avril 2023).

La description que fait Matsuo de son séjour à Marseille reflète bien son attitude face à un monde nouveau, si différent du Japon, qui le fascinait et l'intimidait tout autant. En se promenant dans la ville, il est impressionné par la présence imposante de Notre-Dame de la Garde, l'église blanche massive construite sur un affleurement calcaire de 149 mètres de haut, le point culminant de Marseille. Le clocher de l'église s'élève à 60 mètres et est surmonté d'une statue de la Vierge à l'Enfant de 11 mètres de haut, en cuivre doré à la feuille d'or, que l'on peut voir de n'importe où. Il écrit que bien qu'il soit très ouvert aux différentes cultures, il devient extrêmement anxieux lorsqu'il voit de ses propres yeux des exemples aussi majestueux de l'architecture européenne.

"En même temps, il est frappé par les femmes vêtues de noir qui portent le deuil et qui ont perdu leurs maris et leurs pères à la guerre", note Kaneko Mitsuko. *"Cette scène triste est contrastée par leur beauté – leurs* 'yeux brillants, leurs corps bien proportionnés, leur peau blanche et leurs seins rebondis'. *Cette première rencontre avec un monde complètement différent et les expériences suivantes suffisent à le convaincre que, bien qu'il soit né au Japon et qu'il aime son pays, il pourrait*

Le message d'un "douanier culturel"

Sous le titre Que pensent les Japonais qui habitent Paris ?..., *Matsuo Kuninosuke publie, le 15 février 1926, dans le premier numéro de la* Revue franco-nippone *cet éditorial qui résume assez bien l'état d'esprit qui l'a habité tout au long de ses années passées en France.*

"Que pensent les Japonais qui habitent Paris ? Ils sont timides, silencieux, et quelquefois impraticables à cause de leur caractère si peu habitué à se confier en dehors de leur foyer. Les petits oiseaux ne veulent pas quitter leur nid aimé, les arbres et les herbes poussent à leur gré, en groupes, sur la terre qui leur est familière... il n'en est pas toujours ainsi chez les hommes, qui sont de nature pareille, bien que leurs modes d'expression en soient différents.

On peut dire avec Sully-Prudhomme, que 'tout ordre social est fondé en partie sur une capitulation consacrée dans la loi et dans les mœurs, par un ensemble de stipulations et de promesses expresses et tacites '. Cependant, plus que la crainte, il y a la conscience d'aimer son prochain, bien que ce sentiment ait pour origines, l'égoïsme ou la peur de la solitude, mais n'exagérons pas trop notre scepticisme en pénétrant jusqu'au fond des choses.

Unissons-nous et aimons-nous, combattons de toutes nos forces l'Hostilité entre les hommes, par des sentiments philanthropiques au sens le plus positif du mot.

Nous, Japonais, nous aimons la France et les Français, tant pour leur sentiment artistique que pour leur esprit clair et humanitaire ; en échange, nous voudrions que les Français comprissent notre âme, car ils prétendent que l'âme et l'esprit japonais sont trop difficiles à saisir, les différences de mœurs entre ces deux pays étant trop grandes. Pourtant, c'est souvent à cause d'une différence que deux Nations s'attirent et quelquefois désirent échanger leur mutuelle sympathie ; leur rapprochement doit alors être courageusement cultivé.

C'est dans ce but que nous fondons cette Revue. C'est un modeste travail, mais nous en serions récompensés s'il portait ses fruits.

L'aurore se lève. Le moment est venu pour les Occidentaux et les Orientaux de marcher la main dans la main. L'Amitié des hommes issue de la bonne volonté et de beaux sentiments, sera l'âme de la paix.

K. Matsuo"

tout aussi bien laisser tout derrière lui et s'installer définitivement en France, où il pense pouvoir mener une vie confortable, libérée des obligations sociales qui pèsent sur lui dans son pays d'origine. On voit ici que MATSUO non seulement n'a pas peur de se confronter à des cultures si différentes de la sienne, mais qu'il se réjouit de relever le défi. Cette attitude le distingue immédiatement de ses compatriotes japonais expatriés qui, même s'ils vivent à l'étranger, n'ont que rarement des contacts avec des Français et préfèrent rester dans les limites étroites et sûres de leur communauté. A cet égard, il est une exception notable : c'est une personne curieuse qui a hâte de rencontrer les habitants et de se mêler à eux. De plus, son soi-disant activisme n'était pas basé sur une quelconque logique, réflexion ou plan préétabli. Il s'est simplement jeté dans la mêlée, presque sans réfléchir. C'est pourquoi il s'est fait tant d'amis et a fini par passer près de 20 ans en France".

Pendant le séjour de MATSUO à Paris, la fortune de sa famille a décliné et les envois de fonds ont cessé, ce qui l'a amené à accepter un certain nombre d'emplois. À la même époque, en 1924, il se lie d'amitié avec le judoka et essayiste ISHIGURO Keishichi, qui était en pleine tournée pour populariser le judo à l'étranger et avait enseigné aux forces militaires et policières dans de nombreux pays, dont la France, l'Angleterre, la Turquie et l'Égypte. Un an plus tard, MATSUO aide ISHIGURO à lancer un journal en japonais appelé *Pari Shûhô* [L'hebdo de Paris].

Grâce à son implication accrue dans la communauté japonaise locale et à ses nouvelles relations, il est nommé secrétaire de l'Association japonaise de Paris. L'un des membres les plus connus de la communauté japonaise expatriée est NAKANISHI Akimasa, fils d'un riche propriétaire de la préfecture de Mie, qui vit en Europe depuis 1913. En 1926, celui-ci met son argent à profit en finançant la *Revue franco-nipponne,* une revue d'art qui vise à faire connaître la littérature, la peinture et le théâtre japonais au public français et à développer les relations intellectuelles entre les deux pays. MATSUO se voit proposer d'en assurer la direction éditoriale.

"La communauté japonaise comptait à l'époque quelque 400 personnes. Parmi eux, il y avait deux groupes distincts : d'un côté, les fonctionnaires envoyés par le gouvernement japonais, les employés de banque et d'entreprise vivaient sur la rive droite de Paris ; de l'autre, les intellectuels (peintres et littéraires) se rassemblaient autour de Montparnasse. Les Japonais sont généralement insulaires dans leurs relations sociales et privilégient l'intérêt du groupe à l'individualité. Ils vivent dans des environnements cloisonnés qui communiquent rarement entre eux, et ils ont tendance à reproduire ce système même lorsqu'ils vivent à l'étranger. MATSUO, lui, était tout le contraire. Il était curieux et ouvert d'esprit et sa mentalité transcendait tout concept de frontières et de divisions. De plus, grâce à son rôle de secrétaire de l'association japonaise, il avait accès à tous les groupes. Il a ainsi joué un rôle important dans le rapprochement de ces deux communautés différentes", confie-t-elle.

Il s'est fait connaître auprès de ses compatriotes expatriés en tant que *"douanier culturel"*, c'est-à-dire la première personne à laquelle les voyageurs japonais nouvellement arrivés rendaient visite à leur arrivée en France. Il était connu comme une personne amicale et attentionnée, et comme quelqu'un qui connaissait intimement la culture et les coutumes japonaises et françaises, de sorte que tout le monde se fiait à ses connaissances et à ses conseils. C'est ainsi qu'il a rencontré et fait visiter Paris à toutes sortes de personnes, notamment les auteurs HAYASHI Fumiko, SHIMAZAKI Tôson, FUKAO Sumako et YOKOMITSU Riichi, l'artiste OKAMOTO Tarô et les entrepreneurs KOBAYASHI Ichizô et OKURA Kihachirô.

En tant que rédacteur en chef de la *Revue franco-nipponne*, MATSUO se fait également de nombreuses connaissances dans le monde littéraire parisien, dont André Gide. Cependant, la rencontre la plus précieuse pour son activité est celle d'Émile Steinilber-Oberlin, homme politique, écrivain et philosophe très intéressé par la culture japonaise, qui collabore à sa publication. Par exemple, lorsqu'en 1927 le critique littéraire Henri Massis publie *Défense de l'Occident,* un essai prônant la défense des valeurs occidentales contre la pensée asiatique, la *Revue franco-nipponne* publie la réponse d'Oberlin intitulée *Défense de l'Asie et du bouddhisme*.

En 1927, les deux hommes cosignent *Les Haïkaï de Kikakou* et traduisent en français *Le Masque (Shuzenji Monogatari)* d'OKAMOTO Kidô. Puis, en 1932, ils sortent en français *Le Prêtre et ses disciples (Shukke to sono deshi)* de KURATA Hyakuzô, dont la traduction avait été commandée par l'auteur et lauréat du prix Nobel Romain Rolland. *"Oberlin s'est avéré avoir eu, à bien des égards, une influence très importante sur* MATSUO*"*, assure KANEKO Mitsuko. *"D'une part, ce dernier avait du mal à gagner sa vie car son travail pour la revue n'était pas très rémunérateur. En outre, bien qu'il ait d'abord trouvé le travail de traduction ennuyeux, Oberlin l'a convaincu de le considérer cela comme quelque chose de précieux. Finalement, il a commencé à chérir les heures passées à traduire au Café Dome comme un moment très important".*



SAKAMOTO Naomichi est à l'origine de France-Japon.

France-Japon n°49, avril 1940

En 1928, à l'âge de 29 ans, MATSUO Kuninosuke est rappelé au Japon en raison de l'état de santé critique de son père. Après la mort de celui-ci, il épouse la fille d'une famille locale, MURAKOSHI Hiro, et convainc sa famille et ses proches, réticents, de le laisser repartir en France. Dès son retour à Paris, il ne tarde pas à organiser l'Association de liaison culturelle Japon-France qui publie l'éphémère *Nichi-Futsu Junpô*, mais surtout, en 1932, il devient correspondant du *Yomiuri Shinbun,* l'un des principaux quotidiens japonais, ce qui marque un autre tournant important dans sa vie.

L'année suivante, la société du Chemin de fer de la Mandchourie du Sud *(Mantetsu)* nomma SAKAMOTO Naomichi, petit-neveu du célèbre SAKAMOTO Ryôma, à la tête de sa succursale parisienne avant de rejoindre la délégation japonaise au siège de la Société des Nations (SDN) à Genève. C'est là qu'il rencontra MATSUO, envoyé par son journal pour couvrir les conséquences de l'annexion de la Mandchourie par le Japon (voir *Zoom Japon* n°120, mai 2022).

SAKAMOTO avait probablement déjà entendu parler de lui. Il appréciait ses compétences en français et son travail d'écrivain, son éthique de travail infatigable et la façon dont il avait construit un réseau non seulement avec les Français, mais aussi avec les Japonais vivant en France. Les deux hommes ont rapidement développé une étroite amitié fondée sur leurs opinions communes quant à la position du Japon sur la scène internationale. La délégation japonaise a choisi de s'isoler sur la scène internationale en quittant la SDN, mais les hommes estimaient qu'il fallait entreprendre quelque chose pour minimiser ce qu'ils considéraient comme une grave erreur diplomatique. De retour à Paris, SAKAMOTO lança une publication baptisée *France-Japon* (voir pp. 6-8), et invita MATSUO à en devenir le rédacteur en chef.

"La décision de MATSUO de travailler pour une publication financée par la Mantetsu *a été perçue dans certains cercles politiques et intellectuels*

comme une trahison", raconte KANEKO Mitsuko. *"Des hommes de gauche français et japonais comme Romain Rolland le considéraient comme un opportuniste et un carriériste sans scrupule. Après tout, grâce à l'aide de SAKAMOTO, MATSUO a quitté la rive gauche intellectuelle de Paris pour les Champs-Élysées où il travaillait dans un bureau élégant, avait une belle secrétaire française et conduisait une voiture de fonction coûteuse. Même sur le plan salarial, ce nouvel emploi fut une aubaine. Cependant, il ne fit jamais preuve d'arrogance face à son nouveau succès et se concentra plutôt sur sa mission de promouvoir la culture japonaise en Occident".*

En effet, sa ligne éditoriale allait à l'encontre de l'objectif de la Mantetsu de faire de *France-Japon* un outil de propagande pour le gouvernement japonais et son expansion en Mandchourie. Pour MATSUO, le magazine était avant tout un moyen de promouvoir les échanges culturels et de faire connaître la littérature et les arts japonais à l'étranger et n'avait rien à voir avec la politique et l'idéologie. A cet égard, son individualisme forcené était très éloigné de l'autoritarisme de son pays. *"Il a souvent été décrit comme un individualiste et un anti-autoritaire, voire une sorte d'anarchiste",* confirme l'universitaire. *"Il est vrai que parmi ses amis et collaborateurs se trouvait René Maublanc, philosophe marxiste et membre du Parti communiste français, impliqué dans le syndicalisme enseignant et la Ligue des droits de l'homme. MATSUO lui-même a écrit qu'ils s'étaient rencontrés lors d'une conférence ouvrière. Cependant, bien que les idées politiques de Maublanc aient pu l'influencer, la culture restait leur principal lien. Maublanc était un membre influent du mouvement français du haiku et a popularisé la poésie japonaise à travers de nombreux articles et conférences. Il pratiquait lui-même cette forme particulière de poésie et fut le premier, en 1923, à compiler une bibliographie des haïkus français."*

"MATSUO n'a jamais eu de fortes convictions politiques. Il était célèbre pour avoir dit que, politiquement parlant, il n'était ni de droite ni de gauche, mais une personne qui s'efforçait de rapprocher les pays, les cultures et les gens. Il rendait hommage à tous ceux et à tout ce qu'il jugeait intéressant. Pour lui, être individualiste, c'est réclamer la liberté intellectuelle et l'autonomie éditoriale, à l'abri des pressions de l'establishment politique et économique", ajoute KANEKO Mitsuko.

Il restera à la tête de *France-Japon* jusqu'en 1940, date à laquelle l'armée allemande, après avoir vaincu les Français, entre dans Paris. Le magazine cesse alors de paraître. Juste avant l'invasion de la France par l'Allemagne, de nombreux expatriés japonais (FOUJITA Tsuguharu, TAKANO Mitsuo, etc.) étaient déjà rentrés au Japon. Parmi eux, figurait aussi Hiro, la femme de MATSUO, enceinte de leur fille, Haruko. Quant à MATSUO lui-même, après avoir séjourné un an à Paris sous l'occupation allemande, il ferma l'année suivante la succursale du *Yomiuri Shimbun* et s'installa à Berlin. En 1942, il fut envoyé à Istanbul et, l'année suivante, il devient chef du bureau à Madrid, d'où il continua à rendre compte de la guerre.

En janvier 1946, après la défaite du Japon dans la guerre du Pacifique, MATSUO rentra au Japon sur un bateau de rapatriement et travailla au siège du *Yomiuri Shimbun,* où il devint éditorialiste et rédacteur en chef adjoint. Enfin réuni avec sa famille, il loua un appartement et vécut avec sa femme et sa fille à Hamamatsu. En 1947, il participa à la reconstruction du PEN Club du Japon et donna des conférences à travers le pays, contribuant entre autres à diffuser les idées qui sous-tendent le mouvement de l'UNESCO.

Il fut décoré de la Légion d'honneur en 1958 et de l'Ordre des Arts et des Lettres en 1964 par le gouvernement français. *"En fin de compte, la plus grande qualité de MATSUO Kuninosuke était sa personnalité. C'était un optimiste invétéré. Il était capable d'interagir de différentes manières avec différentes personnes",* assure KANEKO Mitsuko. *"Il aimait les cultures différentes et était ouvert à toute forme de stimulation intellectuelle. C'était une personne très intéressante, le genre de personne que l'on ne voit pas souvent au Japon. Je pense qu'il devrait être mieux connu."*

JEAN DEROME



Odaira Namihei pour Zoom Japon

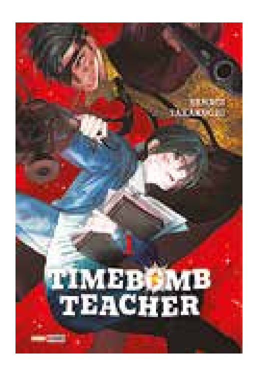
Parue en 1958, la traduction de La Saison du soleil *signée* MATSUO *est ressortie en 2022 chez Belfond.*

Eclairer le chemin de la connaissance

MATSUO Kuninosuke a joué un rôle important dans la diffusion de la littérature japonaise en France, en traduisant plusieurs œuvres et en écrivant des ouvrages de vulgarisation. En 1935, il a publié Histoire de la littérature japonaise : des temps archaïques à 1935 *avec la complicité de KAWAJI Ryûko et Alfred Smoular. Ce dernier, qui collabore aussi de France-Japon, en signe la préface. En voici un extrait :*

"Nous connaissons trop peu nos frères d'Asie. Oserais-je avouer ce qu'un Français ou un Européen instruit possède généralement de lumière sur la littérature indienne, chinoise ou japonaise, miroir des âmes d'Orient. Presque rien, ou moins que rien, du faux exotisme d'opéra-comique. A plus forte raison, le "Français-moyen" dont l'ignorance en cette matière nous reporte à la satire fameuse de Montesquieu : « .... Monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ? Comment peut-on être Persan ?» Sans doute, le public a fait quelque progrès depuis le XVIIIe siècle dans la connaissance des peuples de l'Orient, mais insuffisante et alourdie de routines persistantes. J'ai vu des Japonais, à une représentation de *Mme Butterfly,* sourire discrètement sans rien dire… et leur silence en disait long. Il est temps de nous mettre à l'étude des littératures orientales."

MANGA C'est de la bombe, bébé !



Pour Azusa, la vie est injuste. Désireuse de devenir une chercheuse, elle se retrouve à enseigner dans un lycée pour s'occuper de sa sœur. Le jour où celle-ci est enlevée par des yakuzas, Azusa s'en remet à ses connaissances en chimie pour la sauver. TAKAKUCHI Yanagi signe une histoire haletante dont le rythme soutenu ne manque pas de rebondissements et d'intérêt. Un petit bijou en 4 volumes.

Timebomb Teacher (Harahara sensei), de TAKAKUCHI Yanagi, trad. par Thibaud Desbief, Panini Manga, 2023, 7,29 € le volume.

LITTÉRATURE Avec un chat, chat va mieux !



On dit qu'un chat aurait 7 vies. C'est sans doute pour cela que SHIGEMATSU Kiyoshi propose une série de sept histoires courtes décrivant comment des "chats de location" apportent de petits changements à des personnes confrontées à divers problèmes au cours d'un contrat de trois jours et deux nuits. Un beau moment de lecture en perspective avec le chat à côté de vous en train de ronronner.

Trois jours et deux nuits avec un chat (Buranketto kyattsu), de SHIGEMATSU Kiyoshi, trad. par Déborah Pierret-Watanabe, Ed. Picquier, 2023, 22 €.

NIHONGOTHÈQUE

MAINANBÂ

En 2015, l'Etat japonais a mis en place un numéro d'identification délivré à chaque habitant, y compris aux étrangers titulaires d'un justificatif de domicile. Relié au système de sécurité sociale et fiscal, ce numéro à 12 chiffres est connu sous le nom *mainanbâ*, inspiré de l'anglais *"my number"*, plus populaire que l'appellation japonaise, *kojinbangô*.
Malgré ma nationalité japonaise, aucun numéro ne m'est attribué car ma vie est liée à l'administration française et ce système est apparu bien après mon installation en France. Tant mieux, car *mainanbâ* ne suscite pas mon intérêt… C'est ce que je croyais. En quelques années, bien qu'un grand nombre de Japonais n'apprécient pas l'idée de se voir numéroter dans un pays où la carte d'identité n'existait pas, *mainanbâ* est devenu incontournable. Aujourd'hui, privé de ce numéro, on ne peut plus ouvrir un compte bancaire au Japon, ni transférer l'argent laissé dans son compte existant vers celui à l'étranger, ce qui cause de plus en plus d'ennuis financiers à mes compatriotes en France.


Ritsuko Koga pour Zoom Japon

Le projet national continue à avancer à grands pas. Plus que jamais, l'Etat recommande vivement à tous les résidents d'obtenir leur *mainanbâ kâdo* (my number card) avec SIM intégré. Le ministère de la Transformation numérique a lancé, en 2022, une promotion en offrant des points utilisables pour un montant équivalent à environ 140 € maximum à tous ceux qui demandaient la délivrance de la carte, à l'instar des campagnes commerciales menées par des sociétés de services de paiement. A cette occasion, beaucoup de citoyens en ont profité et sont passés sous contrôle centralisé sans se méfier. A partir de 2024, cette "carte magique" remplacera la carte vitale et sera aussi reliée au permis de conduire. Les expatriés japonais y auront droit ! Pratique ? Certes, mais en échange, on ne vivra plus sans la carte. En attendant, je dois bientôt renouveler ma carte de résident française, celle qui n'offre pas de cadeau.

KOGA RITSUKO

VIDÉO Le meilleur de Kawashima Yûzô



Il y a tant de cinéastes japonais encore méconnus dont l'œuvre est importante que l'on ne peut que se féliciter de l'initiative de Badlands de sortir trois films de KAWASHIMA Yûzô. Outre *Les Femmes naissent deux fois,* on se régalera aussi devant *La Bête élégante (Shitoyakana kemono* et *Le Temple des oies sauvages (Gan no tera)* interprétés avec le même brio par WAKAO Ayako. Le réalisateur signe trois magnifiques films dans des registres différents allant du thriller à la satire sociale, en passant par la chronique, montrant au passage une dextérité dans la direction d'acteur. Trois films à posséder d'urgence.

Les Femmes naissent deux fois (Onna wa nido umareru), de KAWASHIMA Yûzô, avec WAKAO Ayako, Badlands, combo DVD + Blu-Ray, 2023, 25,50 € chaque film.

GRANDE BROCANTE JAPONAISE

01-02 JUILLET 2023

À LA CITÉ FERTILE



BROCANTE PAR KOJI FUKUSHIMA

STAND D'ILLUSTRATIONS PAR LE STUDIO BON

STREETFOOD JAPONAISE

01-02 JUILLET 2023 À LA CITÉ FERTILE

14 AVENUE EDOUARD VAILLANT, 93500 PANTIN





Ovni



CINÉMA Bonne pioche dans les salles

Prochainement, ne manquez pas deux films très différents, mais représentatifs de la société japonaise contemporaine.



Dans *La Maison des égarées*, tout le folklore du Tôhoku a été convoqué.

Si le principe selon lequel le cinéma est un excellent moyen de saisir le pouls d'une société, alors les deux films *La Maison des égarées* et *Yamabuki*, qui seront respectivement dans les salles le 28 juin et le 2 août, répondent parfaitement à cette mission tout en étant d'excellente facture. Sorti initialement en 2021 au Japon au moment où le pays célébrait le dixième anniversaire du séisme du 11 mars (voir *Zoom Japon* n°9, avril 2011), le premier long-métrage est un film d'animation dont le but est à la fois de montrer la résilience de la population et l'importance d'entretenir les liens avec ses proches et son passé pour ne pas baisser les bras. La "famille" est au cœur de ce joli film parfaitement maîtrisé en termes d'animation, mais l'acception du terme ici ne se limite pas aux seuls liens du sang puisque les protagonistes – une vieille femme Kiwa, une petite fille Hiyori et une lycéenne Yui – n'ont aucun lien de parenté, mais leur destin va être à tout jamais réuni lorsque Kiwa prend les deux enfants sous son aile et les entraîne dans une *mayoiga*, un lieu qui protège les voyageurs perdus comme le sont ces êtres frappés par différents malheurs.

Ce lieu appartient au folklore du Tôhoku, la région nord-est du Japon, auquel KASHIWABA Sachiko, l'auteur de l'œuvre originale adaptée par KAWATSURA Shin'ya, a fait appel pour mettre en avant l'importance de l'héritage culturelle comme base pour reconstruire un avenir commun. On retrouve notamment les fameux *kappa*, qui sortent de leur rôle habituel de personnage un peu espiègle, pour venir en aide aux populations locales pour qu'elles chassent en elles le doute et la peur après une telle catastrophe. Si certains lieux sont fictifs, la ville de Tôno (voir *Zoom Japon* n°105, novembre 2020), elle, est bien réelle et permet d'ancrer le récit dans la réalité. Très bien mené et sans temps mort, ce film d'animation ravira un large public désireux de découvrir en partie l'âme japonaise.

Yamabuki signé par YAMASAKI Jûichirô explore une autre réalité du Japon, dans une autre région. A Maniwa, dans la préfecture d'Okayama, au sud-ouest de l'Archipel, le cinéaste, qui en est originaire, présente un visage moins optimiste de la société japonaise. D'ailleurs, les couleurs ternes du film soulignent ce côté sombre où il est question d'immigration (voir *Zoom Japon* n°90, mai 2019), de refus de la guerre, de violence. Le cinéaste a construit une histoire dans laquelle le destin de Chang-su, un ancien cavalier olympique de l'équipe de Corée du Sud, obligé de travailler au Japon dans une carrière alors que sa famille est criblée de dettes, celui de Minami et sa petite fille, qui a fui son mari et sa famille il y a sept ans et qui vit désormais avec lui, enfin celui de Yamabuki, une lycéenne, dont la mère est décédée et le père est policier, qui manifeste contre la tentation du gouvernement de réviser la Constitution, finissent par s'entremêler et créer une histoire prenante et interprétée avec conviction. Voilà un long-métrage qui offre un instantané du Japon tel qu'il est et cela faisait un moment qu'il n'y en avait pas eu.

GABRIEL BERNARD

Références

La Maison des égarées (Misaki no Mayoiga), de KAWATSURA Shin'ya, avec ASHIDA Mana, AWANO Sari et ÔTAKE Shinobu. 2021. 1h45. A partir de 10 ans. En salles le 28 juin.

Yamabuki, de YAMASAKI Jûichirô, avec KANG Yoon-soo, INORI Kilala, KAWASE Yôta, WADA Misa, MIURA Masaki. 2022. 1h37. En salles le 2 août.

TENDANCE Le prêt-à-manger à toute heure

Le pays des distributeurs automatiques propose des produits classiques et originaux avec de plus en plus d'options.


Odaira Namihei pour Zoom Japon

A Tsuyama, le restaurant Ibushigin a installé un distributeur de plats surgelés à base de bœuf wagyû.

Le Japon est sans conteste le pays des distributeurs automatiques (voir *Zoom Japon* n°27, février 2013). Avec plus de 2,7 millions de machines, c'est le pays où l'on en compte le plus par habitant au monde. Tous ceux qui y ont déjà mis les pieds peuvent en témoigner. Impossible de ne pas croiser un distributeur sur son chemin, aussi bien dans les grandes villes que dans les coins reculés. Pour quelques centaines de yens, on peut s'offrir une boisson chaude ou froide, des snacks en tout genre, de petits pains fourrés, des glaces et même des bentos. Mais malgré leur omniprésence, leur nombre diminue chaque année. En revanche, de plus en plus de distributeurs tentent de se démarquer en vendant des produits atypiques. Dans le quartier de Shibuya à Tôkyô, on trouve un distributeur d'insectes comestibles, mais également de bouillon *dashi*, vendu comme du thé dans des bouteilles. A l'aéroport de Haneda, on peut acheter les mêmes plats que ceux servis dans l'avion (c'est la société qui fournit les plateaux repas de certaines compagnies aériennes qui gère ce distributeur, les recettes sont donc identiques). Pendant la pandémie, les restaurateurs se sont également servis des distributeurs pour s'adapter à la crise. A Kyôto, une entreprise "chef's table" a installé quatre machines pendant la pandémie qu'elle a décidé de garder ; elles proposent des plats frais tels qu'une salade de saumon grillé, du poulet sauté à la sauce genovese ou encore de l'agneau accompagné de légumes de saisons marinés. Les distributeurs peuvent aussi rendre accessibles des repas bons pour la santé comme à Hiroshima, où une machine propose une cinquantaine de plats élaborés par des médecins et des nutritionnistes. Depuis quelques années, les distributeurs de produits congelés ont fait leur apparition en offrant des plats issus de la cuisine indienne, française, taïwannaise ou encore italienne. Mais c'est souvent dans les gares qu'il y a l'embarras du choix avec des machines qui vendent des *ramen*, *gyôza*, *okonomiyaki* et même des pizzas à réchauffer au micro-ondes. Idéal pour ceux qui sortent du bureau, et ceux qui reviennent d'une soirée arrosée aux aurores.

Les distributeurs s'adaptent aussi aux nouveaux modes de consommation anti-gaspillage. Dans la préfecture d'Akita, un restaurant spécialisé dans le poisson a installé un distributeur de plats congelés cuisinés avec des poissons méconnus qui sont en général jetés au port, car considérés comme inaptes à la commercialisation. Le gérant a mis en place cette initiative pour sensibiliser à la consommation de ces espèces, et ainsi améliorer la préservation des ressources halieutiques. Avec une consommation d'électricité peu élevée (50-70 euros par mois et pas besoin de travaux), on peut installer facilement ces machines dans de petits espaces, ce qui ouvre des possibilités aux magasins et aux restaurateurs. Pour ceux qui souhaitent faire connaître leurs produits, comme pour ceux qui souhaitent se générer un revenu en dehors de leurs horaires d'ouverture sans avoir besoin de main-d'œuvre. On ne sait pas si cette tendance va se pérenniser, mais tant qu'il y aura des idées originales, ces distributeurs continueront d'attirer l'attention des Japonais amateurs de nouveautés.

Sekiguchi Ryôko

ZOOM JAPON

www.zoomjapon.info

#sumo

L'art de regarder le sumo

Ne manquez pas notre série originale en ligne par Yohann Valdenaire,
un des auteurs de Dosukoi.fr, le site français sur le sumo.

Les tournois de sumo ont lieu les mois impairs
Janvier : Tôkyô - Mars : Osaka - Mai : Tôkyô - Juillet : Aichi - Septembre : Tôkyô - Novembre : Fukuoka



Club Zoom

En vous abonnant à ZOOM Japon, vous devenez automatiquement membre du Club ZOOM.

Cadeau du mois

Livre ***Gotochi*** *Le Guide illustré du Japon Régional*
Tome 1 I Japon de l'ouest (Chûgoku & Kansai)
de Cécilia Rado - Passeport Japon.
par les éditions Omaké Books *https://lomakebooks.com*

Participation au tirage au sort :
Envoyez par mail (club@zoomjapon.info) votre numéro d'abonné et la réponse à la question suivante : quel mois se déroule le tournoi de sumo à Aichi ?
Tous les nouveaux abonnés peuvent participer. Jusqu'au 30 juin 2023.

Abonnement en ligne : ***zoomapon.info*** 28 € / an pour recovir par la poste chaque mois un exemplaire du magazine (10 numéros)


Après Le Voyage de Chihiro et Wonderland, le royaume sans pluie
une nouvelle adaptation d'un roman de Sachiko Kashiwaba
LA MAISON DES ÉGARÉES
UN FILM DE SHINYA KAWATSURA
AU CINÉMA LE 28 JUIN

LA RECETTE DE HARUYO



Gâteau froid à la japonaise
(Sukoppu kêki)

PRÉPARATION

01 - Pour le sirop, mélanger le sucre et l'eau dans un petit bol. Chauffer au micro-ondes pendant 30 à 60 secondes.
02 - Couper le biscuit selon la forme du moule.
03 - Pour la crème chantilly à l'anko, fouetter la crème et l'anko ensemble.
04 - Pour la crème chantilly au matcha, mélanger le sucre et le matcha, puis incorporer le mélange à la crème et fouetter.
05 - Retirer les pédoncules des fraises et les couper en quatre pour la garniture, environ 10 à 12 fraises.
06 - Pour le montage, disposer le biscuit dans le moule puis répandre la moitié de sirop avec un pinceau.
07 - Disposer le (03) et étaler avec la maryse.
08 - Disposer le (04) et (05), puis étaler.
09 - Recouvrir avec le biscuit et répandre le reste du sirop.
10 - Bien couvrir la surface avec la crème chantilly montée avec la crème (100 ml) et le sucre (10 g).
11 - A l'aide du dos de la cuillère, faire un décor en surface de la crème chantilly.
12 - Saupoudrer le matcha en poudre et décorer avec des fraises.
13 - Laisser reposer environ 30 mn au frais avant de servir.

INGRÉDIENTS (pour 6)

- 1 biscuit génoise (15 cm de diamètre)

Pour le sirop
- 25 g de sucre et 25 ml d'eau

Pour la crème chantilly à l'anko
- 50 g d'anko (pâte de haricot rouge azuki)
- 50 ml de crème fraîche

Pour la crème chantilly au matcha
- 100 ml de crème fraîche, 10 g de sucre et 3 g de matcha en poudre

Pour la garniture et le décor
- 20 fraises (environ)
- 100 ml de crème fraîche
- 10 g de sucre
- Un peu de matcha en poudre



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Au milieu de l'ancienne cité commerçante coule une rivière, l'Ono que l'on peut longer ou parcourir en bateau.

Sawara, le petit Edo de Chiba

Ancien carrefour commercial, la ville a conservé en partie ses richesses architecturales héritées de son glorieux passé.

Le Japon est réputé pour la beauté de ses paysages. Cependant, la plupart de ses villes ont été ravagées par les guerres, les catastrophes naturelles et la spéculation immobilière. Il suffit de se promener à Tôkyô, Ôsaka ou Nagoya pour se rendre compte qu'il ne reste plus grand-chose de leurs anciens paysages urbains. Même à Kyôto, les nombreux trésors architecturaux sont entourés d'une mer de béton armé.

Bien qu'Edo, l'ancienne version féodale de Tôkyô (voir *Zoom Japon* n°100, mai 2020), ait pratiquement disparu, on peut se faire une idée de ce à quoi elle ressemblait en visitant quelques endroits non loin de la capitale du Japon. Ces villes sont collectivement appelées *koedo* [Petit Edo] parce qu'elles ont des liens profonds avec l'ancienne capitale shogunale du régime TOKUGAWA (voir *Zoom Japon* n°130, mai 2023) et qu'elles ont réussi à préserver un paysage urbain ancien qui conserve l'atmosphère d'Edo.

C'est le cas de Sawara, qui fait aujourd'hui partie de la ville de Katori, dans la préfecture de Chiba, à l'est de la capitale. Situé sur les rives du fleuve Tone, le deuxième plus long du Japon, ce "village d'eau" était autrefois une ville marchande active avec sa propre industrie de brassage du saké et des échanges commerciaux étroits avec Edo.

Le fleuve Tone était autrefois connu pour être incontrôlable et sujet aux inondations. A l'origine, il se jetait dans la baie de Tôkyô en suivant le cours de l'actuelle rivière Edo. Cependant, afin de contrôler les inondations et de développer le transport par voie d'eau, des travaux de construction à grande échelle ont été entrepris au XVIIe siècle - lorsque la région de Kantô est devenue le centre politique du Japon - et le cours du Tone a été considérablement modifié, puisqu'il a été redirigé vers l'est. Aujourd'hui, son vaste

bassin versant est donc en grande partie artificiel. C'est au cours de la période Edo (1603-1868) que Sawara a commencé à prospérer en tant que centre de distribution le long de la rivière Ono (un affluent du Tone), lorsque le transport par bateau s'est développé et que de nombreux postes d'amarrage, appelés *dashi*, ont été construits pour acheminer les marchandises vers la terre. La prospérité s'est poursuivie quelque temps après l'ère Meiji et, vers 1955, lorsque la circulation automobile a commencé à se développer, Sawara est devenue une ville dotée d'une vaste zone commerciale.

Aujourd'hui encore, la rivière Ono coule du sud au nord au milieu de la ville, entourée de part et d'autre d'anciens quartiers densément peuplés. En 1996, cette zone de 7,1 hectares le long de la rivière a été sélectionnée comme le premier district de préservation important pour les groupes de bâtiments traditionnels dans la région du Kantô. Les bâtiments historiques ont été restaurés, des travaux d'entretien paysager ont été effectués et la plupart des fils électriques le long de la rivière ont été enterrés afin de préserver l'atmosphère d'antan.

Les rues de Sawara sont bordées de maisons de ville en bois, de *kurazukuri* (entrepôts) et de bâtiments de style occidental construits entre la fin de la période Edo et le début de la période Shôwa (1926-1989), lorsque Sawara était à l'apogée de sa prospérité. Le paysage urbain le long de la rivière Ono aurait été établi au plus tard pendant la période Nanboku-chô (1336-1392). On pense que le territoire où se trouve Sawara était à l'origine une terre stérile formée par la sédimentation d'un banc de sable entre la rivière et la mer de Katori. En 1388, un marché et plusieurs auberges y ont été établis. Au début, le développement de la région était centré sur la rive orientale du fleuve, mais au début de la période Edo, il s'est étendu à la rive occidentale. A partir de cette date, la rive orientale s'appelle Honjuku et la rive occidentale Shinjuku. Lorsque le projet de transfert du fleuve Tone vers l'est a été achevé et que la rivière Ono a été reliée au Tone, une route a été établie pour les marchandises en provenance de la région du Tôhoku et d'autres régions pour atteindre Edo via le Tone, faisant de Sawara une plaque tournante pour le transport maritime. Plus tard, la ville devint également un point stratégique pour le transport terrestre, avec des routes menant à Chôshi et Narita.


Le sanctuaire Suwa se trouve à une dizaine de minutes de la gare.

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

La période allant de la fin de l'ère Edo à l'ère Meiji a été la plus prospère pour Sawara. Un marché régulier et animé se tenait à Shinjuku, et les industries de la sauce de soja (voir *Zoom Japon* n°125, novembre 2022) et du saké étaient florissantes. Au milieu de la période Edo, par exemple, Sawara comptait 35 brasseries de saké (voir *Zoom Japon* n°84, octobre 2018).

En 1898, lorsque le chemin de fer atteignit Sawara, le transport de marchandises par bateau vers Tôkyô diminua. Cependant, grâce au service ferroviaire, la ville a continué à prospérer. Selon le recensement de 1920, Sawara comptait 15 299 habitants, ce qui en faisait la deuxième ville de la préfecture de Chiba après Chôshi.

Notre promenade commence au sanctuaire Suwa, à dix minutes de marche de la gare de Sawara. Vous reconnaîtrez le site à la grande porte *torii* côté rue, mais le sanctuaire lui-même est situé en haut d'un bel escalier de pierre escarpé, entouré d'arbres. De l'eau de source claire provenant du sommet de la colline s'écoule par le côté du sanctuaire dans l'étang situé à côté du bureau du sanctuaire, et plus bas dans les chutes de Meiryû. Un dragon enroulé autour d'une épée est enchâssé dans le petit sanctuaire situé dans le bassin de la chute d'eau. Le bâtiment actuel a été construit en 1853.

Après avoir suivi la route qui descend derrière le sanctuaire, on arrive à Tôkun Shuzô, l'une des brasseries de saké de la région. Dans les années 1660, Inô Saburôemon a acheté près de 20 000 litres de saké à un brasseur de la préfecture voisine d'Ibaraki et a commencé à produire du saké. Au milieu de la période Edo, le village comptait 35 brasseries et Sawara fut surnommé le "Nada du Kantô", en référence à la région de Kôbe, connue pour être La Mecque du saké au Japon.

Le fondateur de la brasserie Tôkun aurait fait son apprentissage auprès de la famille INÔ, qui lui aurait aussi enseigné le commerce du saké. Il créa son entreprise en 1825 et, profitant de l'emplacement idéal de Sawara et notamment de la facilité de transport par bateau le long du fleuve Tone et des premières récoltes de riz de qualité, sa famille perpétua fièrement l'histoire et la tradition du brassage du saké pendant près de deux siècles. A l'heure actuelle, Tôkun et la brasserie Baba Honten, toutes deux situées dans la même rue, sont les deux seules brasseries restantes à Sawara.

Nous arrivons enfin à la rivière Ono et au cœur de la petite cité. Le long du cours d'eau, de nombreux bâtiments historiques et magasins étaient autrefois des grossistes en riz et des brasseurs. Des saules ont été plantés le long de la route et un escalier en pierre (le *dashi* mentionné plus haut), qui servait à transporter les bagages et les marchandises de la rivière, a été restauré. L'une des particularités de Sawara par rapport à d'autres endroits similaires est le mélange de bâtiments datant de différentes époques allant de de la période Edo (principalement des entrepôts en terre) à l'ère Meiji (par exemple Shôbundô), l'ère Taishô (1912-1925, Mitsubishi-kan), et l'ère Shôwa (1926-1989). Cependant, en raison du grand incendie de 1892 qui a détruit ou endommagé la majeure partie de la zone, la plupart des structures existantes ont été reconstruites après la catastrophe.

Le quartier ancien de Sawara est également remarquable en tant que "paysage urbain vivant", car de nombreuses boutiques sont encore ouvertes. Certaines d'entre elles vendent les mêmes choses qu'il y a des siècles, tandis que d'autres ont évolué. C'est le cas de Shôbundô, une librairie qui a ouvert ses portes à l'époque d'Edo. Le bâtiment actuel a été construit en 1880 et sert aujourd'hui de magasin de confiseries japonaises.

Une autre raison pour laquelle les bâtiments ont été préservés malgré la diminution de la fonction de Sawara en tant que ville commerciale est qu'ils sont toujours utilisés comme résidences. En fait, la population de cette zone n'a pas diminué de manière significative pendant un certain temps, même après le déclin de l'activité commerciale. On pense que cela est dû au fait que les entreprises associées à l'aéroport de Narita et à la zone industrielle de Kashima Rinkai ont été construites à proximité de Sawara, ce qui a permis à certains habitants de continuer à y vivre tout en se rendant à leur travail. Ces dernières années, le nombre de boutiques de souvenirs a augmenté, en raison de la popularité de Sawara auprès des touristes, et certains soulignent que la ville a perdu un peu de son caractère. On peut également voir des bâtiments abandonnés et des boutiques devenues des maisons d'habitation. Depuis 1989, la population du centre-ville de Sawara a commencé à décliner, et il y a aussi des problèmes liés à l'entretien des bâtiments.

Pour résoudre le problème des maisons vacantes, certaines de ces structures ont été données à des personnes qui avaient l'intention de créer de nouvelles entreprises. A cet égard, les autorités locales ont été très actives dans la restauration des bâtiments abandonnés et la promotion de la revitalisation régionale. L'ordonnance sur le paysage historique du district de Katori-Sawara, par exemple, a divisé la zone en deux catégories : *"districts de préservation des bâtiments traditionnels"* et *"districts de formation paysagère"*. En outre, des subventions ont été accordées pour la réparation des bâtiments.

Lors de la rénovation de ces biens, afin de protéger le paysage le long de la rue, certaines règles ont été établies, comme le fait qu'ils ne doivent pas avoir plus de trois étages et que leur structure doit être basée sur des styles architecturaux traditionnels. Toutefois, les normes relatives aux méthodes et aux matériaux de construction sont peu contraignantes. De plus, comme il n'y a pas de restrictions sur la partie résidentielle à l'arrière, il y a eu de nombreux cas où les bâtiments ont été rénovés dans un style moderne.

L'un des bâtiments donnant sur la rivière Ono est l'ancienne résidence d'INÔ Tadataka,



Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Baba Honten est avec Tôkun Shuzô la dernière brasserie de saké en activité.




"UNE NOUVELLE FLEUR SUR L'ARBRE DU CINÉMA JAPONAIS"
Le Monde
acid
CANNES
INTERNATIONAL FILM FESTIVAL ROTTERDAM
YAMABUKI
やまぶき
UN FILM DE JUICHIRO YAMASAKI
AU CINÉMA LE 2 AOÛT
ZOOM JAPON


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Cette ville d'eau se visite également en bateau.

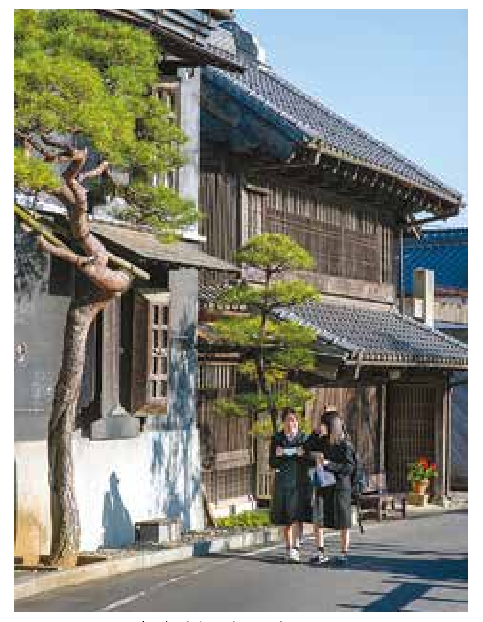

Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Au premier plan, on aperçoit l'ancienne librairie Shôbundô ouverte en 1880.

géomètre et cartographe connu pour avoir réalisé la première carte du Japon à l'aide de techniques d'arpentage modernes. Comme nous l'avons vu précédemment, les INÔ étaient l'un des principaux brasseurs de Sawara (ils exerçaient en fait un large éventail d'activités, notamment dans le domaine du riz, de l'huile et du transport maritime). Tadataka a été adopté par les INÔ à l'âge de 17 ans et a vécu dans cette maison pendant 32 ans. Devenu chef de famille, il a dirigé l'entreprise familiale, développant ses activités de brassage de saké et de commerce de riz, jusqu'à ce qu'il prenne sa retraite à l'âge de 49 ans. Il s'installa alors à Edo et devint l'élève de l'astronome TAKAHASHI Yoshitoki, qui lui enseigna l'astronomie, la géographie et les mathématiques occidentales. A partir de l'âge de 55 ans, il fut chargé par le gouvernement d'arpenter Hokkaidô (voir *Zoom Japon* n°78, mars 2018), puis le reste du pays. Jusqu'à l'âge de 71 ans, il effectua dix voyages d'arpentage, pour un total de 3 736 jours, parcourant 40 000 kilomètres, soit l'équivalent d'un tour de la Terre. Le magasin et le bâtiment principal de Sawara que l'on peut visiter aujourd'hui ont été classés sites historiques nationaux en 1930.

Deux minutes à pied seulement, mais 300 ans d'histoire architecturale séparent la résidence d'INÔ d'un autre bâtiment remarquable au caractère distinct et à l'aspect saisissant : l'ancienne succursale de Sawara de la Mitsubishi Bank. Achevé en 1914, au début de l'ère Taishô, le Mitsubishi-kan hérite du style de construction occidental en brique de la période Meiji, qui rappelle une influence néo-renaissance passée. A l'intérieur, l'atrium a été préservé et comprend un comptoir, une cheminée en marbre au centre du mur du fond et un escalier en colimaçon menant au deuxième étage.

Cette structure devait être démolie lorsqu'un groupe de bénévoles locaux a lancé un appel pour sa préservation. En conséquence, la Mitsubishi Bank a décidé de faire don du bâtiment à la ville. L'Association Rivière Ono et le Groupe de


Eric Rechsteiner pour Zoom Japon

Une petite cité où il fait bon de se promener.

réflexion urbain ont été créés et, avec le Mitsubishi-kan comme base, ils ont commencé à fournir des informations touristiques centrées sur les activités de préservation et de régénération de l'ancien paysage urbain.

Bien que l'on puisse trouver une architecture intéressante partout autour de Sawara, la meilleure partie est concentrée entre deux ponts, le Chûkei-bashi et le Toyo-hashi. Le premier s'appelait Ôhashi pendant la période Edo, lorsqu'il était en bois. Cependant, il a brûlé lors d'un incendie en 1722 et a été reconstruit à plusieurs reprises. En 1822, il a été remplacé par un magnifique pont de pierre. Puis, en 1957, sa largeur a été élargie en raison de l'augmentation du trafic. Enfin, en 1968, le pont de pierre a été démoli et remplacé par l'actuel pont de béton. Son nom actuel, Chûkei, correspond à une autre lecture des caractères chinois utilisés pour Tadataka, le prénom d'Inô. L'autre pont, Toyo-hashi, enjambe la rivière Ono devant l'ancienne résidence de Tadataka. Il s'agissait à l'origine d'un grand canal construit au début de la période Edo pour acheminer l'eau de la partie orientale de la ville vers les rizières situées de l'autre côté de la rivière. Même après la construction d'un pont en béton avant la Seconde Guerre mondiale, l'eau a continué à s'écouler par une grande canalisation située sous le pont. Lorsque l'eau tombait dans la rivière Ono, elle produisait un son (*jâ-jâ-* en japonais) qui a donné son surnom au pont. Aujourd'hui, le "pont Jâ-Jâ" est surtout une attraction touristique. De l'eau en tombe toutes les 30 minutes de 9 h à 17 h. Le son de l'eau qui tombe de ce pont a d'ailleurs été sélectionné comme l'un des 100 paysages sonores du Japon.

Une promenade le long de la rivière Ono est une expérience tranquille et agréable. Outre les saules, les berges sont ornées de cerisiers pleureurs, d'hortensias, de cosmos et d'iris. L'Ono abrite également de nombreux poissons, dont la carpe, l'anguille, le black-bass, le poisson-chat et le saumon en hiver.

En dehors de la période de floraison, le grand festival de Sawara est un bon moment pour visiter cette région. Ce *matsuri* (voir *Zoom Japon* n°52, juillet 2015), qui consiste en réalité en deux événements distincts (le festival Honjuku Gion en juillet et le festival d'automne Shinjuku en octobre) rappelle quelque peu la période Edo. Il est l'un des trois festivals majeurs de la région du Kantô avec le Kawagoe Hikawa Festival et le Hitachikuni Soshagu Festival. Il a été inscrit au patrimoine culturel immatériel mondial de l'UNESCO en décembre 2016 et est l'occasion de mettre en valeur les magnifiques chars de la ville.

Gianni Simone

Comment s'y rendre

Au départ de la gare de Tôkyô, empruntez la ligne JR Sôbu jusqu'à la gare de Narita, puis changez pour la ligne JR Narita jusqu'à la gare de Sawara (30 minutes environ). Vous pouvez également prendre un bus express de la gare de Tôkyô pour Sawara. Le bus part de la sortie Yaesu et le trajet dure environ 90 minutes.

ZOOM ANNONCES

événements

• Un spectacle riche et varié, avec quelques invités surprises. Pour ses 12 ans, toute l'école de Tsunagari Taiko fera son show. Puissance, délicatesse, émotions subtiles, dynamiques corporelles et vibratoires... sont au programme. Date et horaires : 18 juin 2023 Ã 15h45. Accès à partir de 15h15 Durée : 1h45 avec entracte. Tarif : libre - réglement à la sortie Adresse : 20 Espl. Nathalie Sarraute, 75018 Paris Réservation obligatoire sur www.tsunagari-taiko-center.com

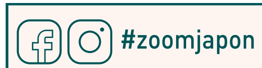
cours

• **Ateliers DESSIN-MANGA** Réalise ton propre manga ! Stages intensifs pendant les vacances scolaires. 210€ttc (matériel compris). Attention places limitées. Informations et inscription sur www.espacejapon.com

emplois



KINTARO Group, gère 10 restaurants dans le 1er et 2eme arrondissement de Paris et compte en ouvrir d'autres en 2022 (sushi, cuisine japonaise familiale, Izakaya, cuisine chinoise à la japonaise, takoyaki, etc...). Dans le cadre de son développement KINTARO Group recrute : **des cuisiniers, des commis, des responsables de salle, des serveurs, des pâtissiers et des boulangers**. Vous êtes débutant ou vous avez un peu d'expérience l'essentiel c'est que vous soyez motivé. Envoyez votre CV à recrutement.kyujin.paris@gmail.com



divers

• **Vente de SAKE** et autres alcools japonais sur toulousesakeclub.com

ZOOM JAPON Publié par Ilyfunet Communication

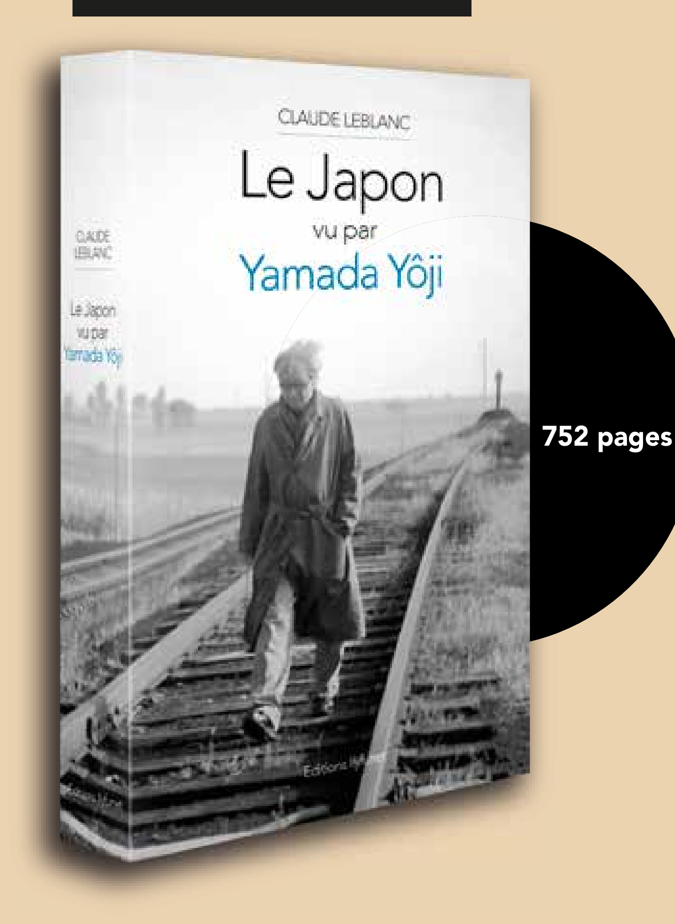
12 rue de Nancy 75010 Paris Tél: +33 (0)1 4700 1133
www.zoomjapon.info courrier@zoomjapon.info
Responsable de la publication : Dan Béraud
Dépôt légal : à parution. ISSN : 2108-4483.
Imprimé en France

Ont participé à ce numéro : Odaira Namihei, Gabriel Bernard, Koga Ritsuko, Eric Rechsteiner, Jean Derome, Gianni Simone, Sekiguchi Ryôko, Maeda Haruyo
Takachi Yoshiyuki, Kashio Gaku, Taniguchi Takako, Masuko Miho, Etori Shôko, Marie-Amélie Pringuey, Marie Varéon (maquette)



https://www.zoomjapon.info En ligne
Nouveau numéro, archives, boutique, abonnement, etc
courrier@zoomjapon.info

Un livre de Claude Leblanc



Le Japon
vu par
Yamada Yôji

Cinéaste le plus populaire du Japon, auteur de près de 90 films, Yamada Yôji a construit une œuvre riche et variée autour d'une exploration méthodique de l'âme japonaise dont il a cerné les forces et les faiblesses.

«***Yôji Yamada: la triple démonstration de force de Claude Leblanc***» *L'Opinon*

« ***C'est un"livre Océan". C'est le Japon, tout le Japon.*** » Jean-François Sabouret, directeur de recherche émérite au CNRS

En vente sur zoomjapon.info
13.5 x 3.5 x 21 cm. 28 € TTC
Editions Ilyfunet







28€
Envoi en France
10 numéros / an
+ Club ZOOM

Abonnement en ligne : www.zoomjapon.info

En vous abonnant à ZOOM Japon, vous devenez automatiquement membre du Club ZOOM. Cela vous permet de participer à un tirage au sort qui vous donnera la possibilité de gagner des livres, des DVD, des invitations à des spectacles et bien d'autres choses.



Abonnement hors ligne

Retournez ce bulletin à : ILYFUNET COMMUNICATION
12 rue de Nancy 75010 Paris

Tél : 01 47 00 11 33
Courriel : courrier@zoomjapon.info

Facturation

NOM : ____________________
Prénom : ____________________
Adresse : ____________________
____
CP : __________ Ville____________________
E-mail : ____________________
Téléphone : ____________________

Abonnement à partir du numéro : __________
(mai : n°130, juin : n°131, juillet-août : n° 132)

❏ Je joins mon règlement **par chèque** à l'ordre d'Ilyfunet Communication

Adresse de livraison (si elle est différente de l'adresse de facturation)

NOM : ____________________
Prénom : ____________________
Adresse : ____________________
____
CP : __________ Ville____________________
E-mail : ____________________

Frais d'envoi :
1 an (10 numéros)
1 exemplaire : **28** € / 10 exemplaires : **56** €
Pas de publication en janvier et en août.

NHK Drama Showcase

Compléter les blancs

FILL IN THE BLANKS

Gratuit sur le web et l'appli

NHK WORLD-JAPAN

Video on demand

Découvrez de nombreux programmes, documentaires et séries, sous-titrés en français.



NHK WORLD-JAPAN est une chaîne en anglais disponible sur :



canal 473



canal 244



canal 361



canal 548



canal 264



